

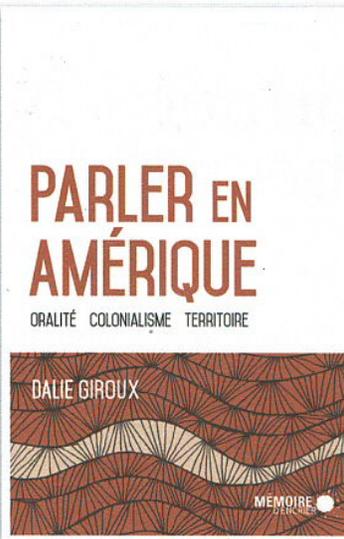
Parler en Amérique Oralité, colonialisme, territoire

DALIE GIROUX

Montréal, Mémoire d'encrier, 2019, 144 p.

Dès le titre, la cible du propos est clairement énoncée. Il s'agira en effet de réhabiliter le français oral, celui du terroir et non des livres savants, comme faisant partie d'une des diverses langues subalternes, ou non dominantes, parlées dans les Amériques. Or, parler veut ici dire nommer, dire, décrire, donner sens à l'expérience vécue du réel, en témoigner par les mots. Et comment comprendre ce que signifie vivre dans les Amériques si seules les langues officielles, académiciennes, surimposées sur une multitude de langues souvent ignorées et au statut moins établi, sont autorisées à en rendre compte ? Car ces langues dominantes sont le legs de la colonisation et des structures de pouvoir qu'elle a mises en place. Ces autres langues (i.e. patois, parlers, créoles et autres idiomes non dominants) sont donc ce qui a été le plus souvent évacué pour se donner l'impression de parler d'une seule voix, celle de la « culture nationale », de fabrication tout sauf spontanée. Ainsi, dans cet ouvrage, l'auteure soutient essentiellement qu'on ne peut comprendre les Amériques qu'à partir de l'ensemble des voix et des récits possibles qui en rendent compte, à commencer par ce qui est issu de la marge. Le plus important est de laisser ces voix parler pour elles-mêmes, par elles-mêmes, et dans des traductions de réelle proximité qui ne soient pas confiées à de lointains interprètes sis à Londres ou à Paris. En somme, il convient de « traduire l'expérience américaine pour nous-mêmes » (p. 77).

Le procédé est familier à la démarche postcolonialiste : il s'agit de voir le monde autrement, à partir de perspectives dites périphériques (ou subalternes), et cela pour mieux en saisir l'entièreté sous toutes ses possibles facettes. Car autrement le monde n'est que partiellement appréhendé, puisque le plus souvent entrevu, dit et interprété suivant les seules perspectives dominantes. La démarche suggérée revient donc à restituer la formidable pluralité des points de vue là où nous avons surtout appris à voir avec de grandes ornières.



L'ouvrage de Giroux est une collection d'essais, certains déjà publiés, réunis ici par le fil conducteur que semble constituer l'interrogation postcolonialiste. On y propose notamment de lire le Québec dans son hybridité, sa créolité même, dans ses fêlures et ses silences, et cela notamment par la voie de ses productions littéraires francophones (ou plus largement culturelles, incluant le cinéma). C'est dans le populaire, le vernaculaire, le quotidien et le banal que l'on peut mieux comprendre l'envergure des imaginaires en présence et saisir ce que les parures comme le chiac, le joul, le mischif ou le créole antillais disent différemment du monde, et ce que le français métropolitain ne sera jamais entièrement en mesure de capter.

Mais le projet n'est pas sans paradoxes, car il tient en grande partie sur la prémisse du territoire québécois en tant qu'espace postcolonial, où il s'agirait maintenant d'en écouter les diverses langues pour en reconstruire l'histoire par ses voix les moins entendues. On veut y appréhender la « singulière hybridité dans la situation ambivalente du français américain » (p. 55), qui est à la fois colonisé (par l'anglais) et colonisateur (notamment par rapport aux langues autochtones). Or, et l'auteure est la première à le reconnaître (voir p. 48), parler de la langue québécoise comme d'une langue subalterne, voire négligée, fait quand même un peu sourcilier. Allez parler de tels enjeux à l'immigrant ou à l'Autochtone, pour qui il existe une majorité culturelle dont la langue est en situation de pouvoir au Québec, même si ce n'est pas le cas dans les Amériques. Intrigant défi théorique que celui de situer le français québécois dans la vaste trame postco-

loniale des voix subalternes incluant les « Autochtones, métissés, colons, dépossédés, esclaves, migrants, gens de couleur, industriels, salariés, enrichis ou rentiers, langue première, diglossie ou langue seconde » (p. 59) laquelle semble ici inclure un peu tout et son contraire à la fois.

Même si l'auteure semble considérer la diversité grandissante des communautés culturelles comme partie intégrante du paysage culturel québécois d'aujourd'hui, en suggérant régulièrement qu'il est le fruit de l'hybridité et de métissages multiples et de longue durée, il n'en reste pas moins que l'impression qui ressort est que seuls les parlers du « terroir », au travers duquel on veut retracer une sorte de « mémoire des lieux », sont admis au statut de subalternité. On aurait souhaité voir plus franchement incluse à l'interrogation critique du « qui sommes-nous ? », qui traverse l'entièreté du texte, une multitude d'autres voix, actuellement bien plus minorisées, celles par exemple des générations de néoquébécois revendiquant pourtant souvent cet entre-deux de l'hybridité identitaire recherché par l'auteure.

Afef Benessaïeh

Nous, Gens de la Terre

PAUL LANGELIER

Saint-Jude, éd. Format-de-Poche, 2018, 198 p.

La lecture de cet ouvrage ne laisse pas indifférent. À la fois roman de fiction et réflexion profondément humaniste sur le développement et l'action collective des paysans africains, il est plein d'esprit, de poésie et d'humour. Chaque ligne atteint et captive le lecteur en le transportant au cœur même de l'Afrique de l'Ouest telle que Paul Langelier l'a vécue tout au long de son riche parcours de formateur avec l'Union des producteurs agricoles-Développement international (UPA-DI).

L'auteur, par l'utilisation de nombreux proverbes habilement agencés illustrant les réflexions et actions de ses personnages, aussi touchants les uns que les autres, réussit avec justesse à nous transmettre la dimension spirituelle de l'Afrique, ses sagesses ancestrales étant au cœur de l'histoire. « Là où le cœur est, les pieds n'hésitent pas à y aller [sic] », nous dit M. Moussa, l'un des protagonistes.